CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU

Des nouvelles

de MARIANA ENRIQUEZ

ÉVÉNEMENT
En librairie le 12 janvier

Éditions du sous-sol

Mariana Enriquez,
une nouvelle voix argentine.

Mariana Enriquez (Buenos Aires, 1973) a fait des études de journalisme à l'université de La Plata et est l'éditrice de *Radar*, le supplément culturel du journal *Página/12*. Elle a publié trois romans – dont le premier à 21 ans – et un recueil de nouvelles avant *Ce que nous avons perdu dans le feu*, actuellement en cours de traduction dans dix-huit pays. Certaines de ses nouvelles ont été publiées dans les revues *Granta* et *McSweeney's*.

"Mariana Enriquez est une auteur hypnotisante qu'il faut lire. Comme Bolano, elle s'intéresse aux questions de vie et de mort et sa fiction frappe avec la force d'un train de fret. 'L'enfant sale' est l'une des plus marquantes et courageuse nouvelle que j'ai lue depuis des années. Elle vous reste dans la tête pendant des semaines et a redéfini ma perception de Buenos Aires, une ville que j'aime de tout mon cœur." *Dave Eggers*

La découverte d'un grand auteur

Douze nouvelles. Un enfant de junkie disparaît du jour au lendemain dans un ancien quartier cossu de Buenos Aires, livré désormais à la drogue et à la violence. Des jeunes femmes se promettent dans le sang de ne jamais avoir d'amants et sont obsédées par la silhouette fugace d'une adolescente disparue. Adela, amputée d'un bras, aime se faire peur en regardant des films d'horreur jusqu'à en devenir prisonnière. Pablo est hanté par la figure du Petiso Orejudo, un enfant serial killer, alors qu'il vient de devenir père. Un voyage confiné en voiture dans l'humidité du nord se termine sur un malentendu. Marcela, elle, se mutile en pleine salle de classe, au grand désarroi de ses camarades. Vera, un crâne repêché dans la rue, se meut en double dénué de chair d'une femme au bord de la crise de nerfs. Paula, ancienne assistante sociale, se bat avec ses démons et ses hallucinations. Marco, lui, se cache derrière sa porte, mutique, espérant échapper à l'existence, dehors. Sous l'eau noire, des secrets bien gardés par la police sont prêts à ressurgir. Et des femmes, désespérées, s'enflamment pour protester contre la violence.

Vous l'aurez bien compris : l'univers de Mariana Enriquez n'est pas tendre. Sorte de Julio Cortázar féminine et féministe, elle partage avec l'auteur de *Tous les feux* l'art de jouer avec les codes du fantastique sans jamais y plonger à corps perdu. Le monstre n'est pas tapi dans les bois : nous sommes les monstres. D'une main de maître, elle dessine avec *Ce que nous avons perdu dans le feu* un univers romanesque qui flirte avec l'horreur mais sans y sombrer. Mêlant petites histoires et grande Histoire, elle évoque le passé de l'Argentine – ses morts, ses fantômes – par petites touches. Dans une langue délicate et faussement simple, elle déploie une construction narrative où le suspense et l'humour s'entremêlent pour mieux nous faire rire et frissonner du même coup.

En cours de traduction dans une vingtaine de pays – dont les États-Unis et l'Angleterre – ce recueil de nouvelles est un véritable phénomène en Argentine et en Espagne où il se classe en tête des meilleures ventes et a reçu un accueil critique unanime. Mariana Enriquez s'impose comme la nouvelle voix de la littérature argentine qui a su dépasser le réalisme magique pour inventer le réalisme macabre.

UN PHÉNOMÈNE INTERNATIONAL

En cours de traduction dans plus de 18 pays :

Espagne & Amérique latine : Anagrama, 2016
États-Unis : Hogarth Press ; Vintage en espagnol
Angleterre : Granta Books/Portobello
Pays-Bas : Meridiaan
Israël : Am Oved
Allemagne : Ullstein Buchverlage
Italie : Marsilio
Suède : Norstedts
Danemark : Rosinante
Brésil : Intrínseca
Chine : FLTRP/Intertext
Norvège : Gyldendal
Portugal : Quetzal
République Tchèque : Host
Grèce : Patakis
Turquie : Domingo
Pologne : Czarna Owca
Taïwan : Ecus

"Mariana est une Edgard Allan Poe du XXIe siècle."
Nelleke Geel, *Meridiaan*

"Jusqu'à maintenant, nous n'avions pas d'auteur femme que nous pouvions ériger au statut d'icône. Je suis sûre de l'avoir trouvée avec Mariana Enriquez. Elle ira très loin, de par sa voix unique, à la fois profondément latino-américaine et internationale."
Gunilla Sondell, *Norstedts*

"Les meilleures nouvelles que j'ai lues depuis une décennie".
Jorge Herralde, *Anagrama*

"Mariana Enriquez est une auteur extraordinaire, honnête, dure, qui ne se voile pas la face. Dès les premières lignes, on sait qu'on est entre les mains d'une écrivaine experte."
Marie Vinter, *Rosinante*

"Il y a quelque temps, je disais à un de mes éditeurs que j'avais l'impression d'avoir perdu ma capacité à m'enthousiasmer. Que j'étais dans l'édition depuis trop longtemps. Il m'a dit que si je trouvais une perle, cela reviendrait. Et il avait raison ! Mariana est la perle rare que je cherchais."
Dvora Negbi, *Am Oved*

"Mes collègues et moi sommes tombés amoureux de la voix de Mariana, et je ne peux penser à une autre maison qu'Hogarth pour une auteur qui promet d'avoir un succès international."
Alexis Washam, *Hogarth*

"Son univers romanesque semble imperturbable, direct et intrépide ; son écriture est si honnête et observatrice qu'elle arrive à évoquer une réalité qui me semble plus réelle que la mienne. C'est bien entendu le résultat d'une maîtrise minutieuse et signe d'un excellent auteur."
Daniel Gumbiner, *McSweeney's*

"Lire les nouvelles de Mariana Enriquez vous procure la sensation excitante de découvrir quelque chose de vraiment unique. J'ai rarement été aussi captivée par des nouvelles, mais **Ce que nous avons perdu dans le feu** ***est définitivement un des meilleurs livres que j'ai lus dernièrement, perturbant et fascinant."***
Francesca Varotto, *Marsilio*

"Lire Mariana est une expérience intense, excitante. Elle se pose en maîtresse du macabre, mais elle ne procure pas des frissons de pacotille – chaque morceau de noirceur est là pour une raison, et ces nouvelles ont une forte dimension politique."
Anne Meadows, *Granta/Portobello*

"Enriquez est une grande écrivaine. La publier est un acte de justice littéraire."
Cathrine Bakke Bolin, *Gyldendal Norsk*

"J'ai le sentiment que l'écriture de Mariana a un sens et une valeur spéciales en Chine, car je vois à travers son écriture des points communs entre l'Argentine et la Chine : comme si elle écrivait sur l'Argentine pour les Chinois, racontant ce que les auteurs chinois rêveraient de pouvoir écrire…"
Yangzhou Fang, *FLRTP/Intertext*

"Oui, c'est extrêmement perturbant. Mais quand vous vous souvenez que vous êtes juste en train de lire un livre, vous vous apercevez à quel point il est réussi. C'est extrêmement rare que de simples mots sur le papier produisent ce type d'effet."
Murat Arayıcı, *Domingo*

UN ACCUEIL CRITIQUE UNANIME

"L'argentine Mariana Enriquez publie le phénomène éditorial **Ce que nous avons perdu dans le feu***, un livre de nouvelles ténébreuses sur des femmes perturbées, des enfants sinistres et des lieux diaboliques."*
Leila Guerriero, *El País*

"Sa littérature laisse un impact physique qu'il est difficile de retrouver dans une autre fiction."
Página 12

"La littérature d'Enriquez n'est rien d'autre qu'une recherche des limites de ce qui fait de nous des êtres humains."
Ahora

"Quel art celui de Mariana Enriquez quand il s'agit de jouer avec la peur, ce vieux personnage, avec lequel nous cohabitons et qui nous unit avec la mort et contre la vie, et qui dans les nouvelles de cette excellente auteur argentine est chargé de culpabilité, suggestions, compassion, pertes, de métaphores politiques et des névroses qui entravent les relations de couple et leurs vides, la solitude, la famille… les géographies des monstres, les battements de la monstruosité, de ce qui a été contaminé. La magie qui réunit toutes les peurs, jusqu'à ce que cette peur se meuve en un des aspects de ce qui est magique."
Canal Libros

"**Ce que nous avons perdu dans le feu** *est un livre qui transcende les genres parce qu'il relève de l'horreur, oui, mais aussi du noir, de cette capacité proverbiale pour la chronique sociale et de la réinvention d'une mythologie propre. C'est-à-dire : de la littérature, de celle qui est amenée à durer."*
La Vanguardia

"Mariana Enriquez représente une génération qui s'affronte au malsain et aux cauchemars pour expliquer l'insoluble réalité."
El Cultural

"Mariana Enriquez, qui a publié son premier livre à 22 ans, confirme, avec ces textes impeccables, sa maturité en tant qu'auteur. Une auteur avec une voix très forte qui manie la langue de manière solide sans jamais tomber dans le local et qui est capable de passer d'une registre à un autre pour composer un univers singulier et particulier." *La Razon*

EXTRAIT

L'enfant sale et sa mère dorment sur trois matelas si usés qu'empilés les uns sur les autres, ils ne sont pas plus hauts qu'un sommier de base. La mère range leurs quelques vêtements dans des sacs-poubelle noirs, et elle a un sac à dos rempli d'autres choses que je n'arrive pas à identifier. Elle ne bouge jamais de cet endroit d'où elle mendie d'une voix lugubre et monocorde. Je n'aime pas la mère. Pas seulement à cause de son côté irresponsable, parce qu'elle fume de l'herbe et que les cendres tombent sur son gros ventre de femme enceinte, ou parce que je ne l'ai jamais vue être gentille avec son fils, l'enfant sale. Il y a autre chose que je n'aime pas chez elle. J'en parlais avec ma pote Lala pendant qu'elle me coupait les cheveux, le dernier lundi férié. Lala est coiffeuse mais ça fait un bail qu'elle n'est plus employée dans un salon : elle ne supporte pas les patrons, dit-elle. En travaillant à domicile, elle gagne plus d'argent et elle a la paix. En tant que salon de coiffure, l'appartement de Lala pose quelques problèmes. L'eau chaude, par exemple, ne coule que par intermittence car le chauffe-eau marche super mal. Parfois, quand elle me rince les cheveux après m'avoir fait ma couleur, je me prends un jet d'eau froide sur la tête qui me fait hurler. Elle lève alors les yeux au ciel et explique que tous les plombiers l'arnaquent, lui prennent trop cher et ne reviennent jamais. Je la crois sans peine.

— Cette femme est un monstre, ma petite, crie-t-elle tandis qu'elle me brûle quasiment le cuir chevelu avec son vieux sèche-cheveux.

Elle me fait mal aussi quand elle démêle mes boucles avec ses gros doigts. Ça fait des années que Lala a décidé d'être femme et brésilienne, mais elle est née homme et uruguayen. Aujourd'hui, c'est le meilleur coiffeur travesti du quartier et elle a arrêté de se prostituer ; prendre l'accent portugais lui était très utile pour accoster les hommes quand elle faisait la pute dans la rue, maintenant ça n'a plus de sens. Mais elle y est tellement habituée que ça lui arrive de parler au téléphone en portugais ou, quand elle s'énerve, de lever les bras au ciel en réclamant vengeance ou en implorant la Pomba Gira, son ange gardien, pour qui elle a dressé un petit autel dans un coin de la pièce où elle coupe les cheveux, juste à côté de l'ordinateur, connecté en permanence sur des sites de tchat.

— Alors toi aussi tu la trouves monstrueuse.

— Elle me fout la trouille. On dirait qu'elle est maudite, ou un truc comme ça.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Pour rien. Mais dans le quartier on raconte qu'elle est prête à tout pour avoir du fric, qu'elle participe même à des réunions de sorcières.

— Arrête, Lala. Il n'y a pas de sorcières ici, ne crois pas tout et n'importe quoi.

Elle me tira une mèche de cheveux d'un coup sec, un geste qui me parut intentionnel, puis me demanda pardon. C'était bien intentionnel.

— T'en sais quoi de ce qui se passe ici, *sérieusement*, gamine ? Tu vis dans ce quartier mais tu viens d'un autre monde.

Elle a un peu raison, même si ça m'embête de l'entendre, ça m'embête qu'elle, de manière aussi franche, me renvoie dans mes cordes, moi la fille de la classe

moyenne qui se prend pour une rebelle parce qu'elle a choisi d'habiter dans le quartier le plus dangereux de Buenos Aires. Je soupire.

— PK, Lala. Mais elle vit en face de chez moi et elle est toujours là, sur ses matelas. Elle ne bouge pas.

— Tu bosses pendant des heures, qu'est-ce que t'en sais ? Tu la surveilles pas la nuit non plus. Les gens de ce quartier sont très… Comment on dit ?… Ils t'attaquent et tu ne t'en rends même pas compte.

— Sournois ?

— C'est ça. Tu as un vocabulaire à faire des envieux, pas vrai, Sarita ? Elle est intelligente, elle.

Sarita attend depuis une quinzaine de minutes que Lala termine avec mes cheveux, mais ça ne la dérange pas. Elle feuillette des magazines. Sarita est un jeune travesti, qui se prostitue rue Solís, et elle est très belle.

— Répète-lui, Sarita, répète-lui ce que tu m'as raconté.

Mais Sarita fronce les sourcils comme une diva du cinéma muet car elle n'a pas envie de me raconter quoi que ce soit. Tant mieux. Je ne veux pas entendre une de ces histoires terrifiantes du quartier, qui sont toutes invraisemblables et crédibles à la fois, et ne me font pas peur ; du moins, le jour. Car la nuit, quand j'essaie de finir du travail en retard et que je reste éveillée, dans le silence, pour pouvoir me concentrer, je me souviens parfois de ce qu'on murmure tout bas. Alors je vérifie que la porte donnant sur la rue est bien fermée et aussi celle du balcon. Parfois je regarde même dehors, surtout vers le coin où dorment l'enfant sale et sa mère, totalement immobiles, comme des morts anonymes.

"On entre dans l'univers si singulier de Mariana Enriquez comme dans une étrange maison, inquiétante et fascinante à la fois. On y entre, irrémédiablement attiré par un chant mystérieux, féminin, et quand on comprend qu'on aurait dû s'en méfier, il est trop tard. Une fois à l'intérieur, on ne peut plus ressortir."
Anne Plantagenet

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Anne Plantagenet
Édité par Claire Do Sêrro

RELATIONS PRESSE :
— Alina Gurdiel
ag@alinagurdiel.com
06 60 41 80 08

9 782364 681651

ISBN : 978-2-36468-165-1
PRIX : 19 euros
FORMAT : 140/210 mm
COLLECTION : Feuilleton Fiction
PAGINATION : 240 pages
DOMAINE : Littérature étrangère